

ETC



Mythologies telluriques

Françoise Lucbert

Number 10, Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36307ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

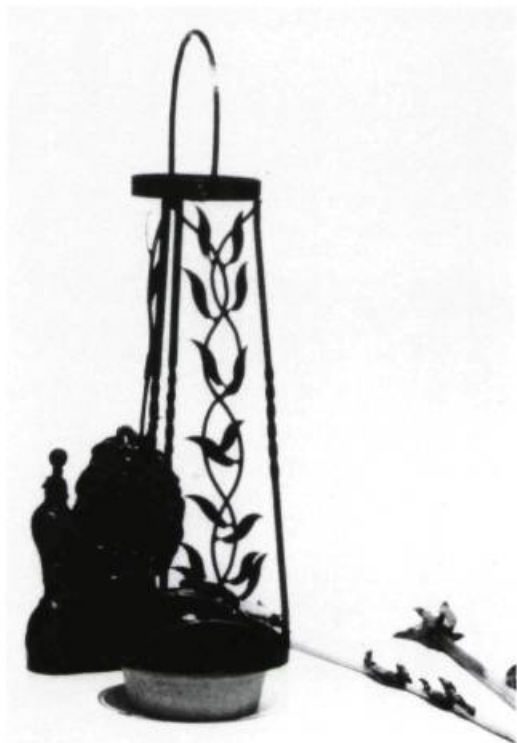
1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lucbert, F. (1989). Review of [Mythologies telluriques]. *ETC*, (10), 44–45.

Mythologies telluriques



Isabelle Lelarge, *Chez Calliope (muse de la Poésie)*, 1989.
Terre cuite, plâtre, métal, rouge à lèvres.
Gracieuseté Circa

**Dieux et diables... les artistes,
Centre d'exposition Circa, Montréal,
du 10 juin au 26 août 1989 —**

Au cœur de la canicule montréalaise, mythologies et fantasmes de tous azimuts se mirent à animer la terre au plus grand plaisir des nombreux visiteurs de l'exposition *Dieux et diables... les artistes* qui, en cette période d'accalmie saisonnière, ne demandaient qu'à se rafraîchir. C'est sous l'égide des «dieux, diables, totems, idoles, djins, muses, anges, démons, génies, fétiches qui président à la vie des artistes» que Maurice Achard, directeur du Centre d'exposition Circa, invitait 49 artistes à utiliser la terre (sous toutes ses formes) comme médium. La qualité des œuvres présentées témoignait de l'enthousiasme des artistes invités séduits par la richesse du matériau et par la diversité du thème proposé. Même si faute d'espace, nous ne pouvons rendre justice à tous les participants, il nous faut souligner l'envergure d'une telle entreprise qui fut réellement une des expositions les plus attrayantes de l'année.

L'originalité de cet événement résidait dans le fait de traiter la terre (la céramique) comme l'expression d'un art des plus actuels. Ce mandat est en fait celui du Centre d'exposition Circa qui, depuis maintenant un an, cherche à promouvoir les arts de la terre. Il faut savoir que la céramique se heurte encore à de forts préjugés de la part de l'intelligentsia qui la perçoit souvent comme un art mineur ou une simple technique d'artisanat relayée aux confins de l'utile et du joli. Bien que cette pratique possède son propre marché et des lieux d'apprentissage distincts, elle reste toutefois en marge du réseau «officiel» de l'art contemporain. D'où l'intérêt d'inviter des artistes de toutes provenances à explorer de nouvelles avenues par le biais de cette matière malléable (que ces artistes soient ou non familiers avec la céramique comme c'est le cas de Yves Louis-Seize et Marie-France Brière).

La terre, entité riche en symboles et en possibilités, apparaît, de par ses pouvoirs évocateurs, comme la substance idéale pour imaginer un contexte, une atmosphère mi-farfelue mi-obscur à ces dieux et diables qui subrepticement nous hantent. L'étendue d'un tel thème a permis un heureux chevauchement des mythologies de chacun, qu'elles soient de l'ordre du privé (Paul Hunter), traditionnelles (Claire Brunet), humoristiques (Ann Roberts), technologiques (Pierre Leblanc) ou même politisées (Lisette Lemieux).

D'entrée de jeu, le spectateur embrasse dans une vue panoramique et plongeante les 49 sculptures toutes sagement assises sur un petit socle blanc et régulièrement réparties dans l'espace. L'installation, quoique fort serrée (le nombre de participants oblige), force le visiteur à quitter sa première impression d'ordre et de symétrie pour s'attarder aux fantaisies et aux désordres qui émergent de chacune des œuvres. Bien qu'elles se distinguent les une des autres par le traitement et par la façon de présenter le thème, il semble possible d'établir entre elles certaines parentés. De ces voisinages que l'on s'amusera à faire et à défaire naîtra une multitude de significations qui rendront l'exposition aussi complexe qu'envoûtante.

Les dieux et les diables font, pour certains tels Isabelle Lelarge dans *Calliope, muse de la Poésie*, appel aux divinités et muses de la mythologie classique. Jules Lasalle fait également référence à Mnémosyne, déesse associée à la mémoire, dans un vocabulaire formel qui semble emprunté à ce passé lointain puisqu'il enchâsse un buste «antiquisant» dans une structure de fibre de verre. Agnès Dumouchel nous propose une interprétation tout à fait inédite de la mythologie classique : Perséphone, reine des Enfers, s'incarne sous la forme d'un aquarium-scaphandre où se meuvent de véritables poissons...

Bien loin de cet univers païen, l'exposition *Dieux et diables... les artistes* est fortement empreinte d'un symbolisme chrétien qui met en scène les saints et les anges. *La Tentation de Saint-Antoine* de Reynald

Connolly fait un clin d'œil au thème biblique si souvent utilisé, depuis les représentations animées et visionnaires de Breughel jusqu'aux grouillantes descriptions littéraires de Flaubert. L'œuvre de Catherine Widgery se rapproche formellement de celle de Connolly de par son évocation subtile du Malin qui se cache.

Marie-France Brière est une des seules à travailler avec le socle et à faire de cette contrainte un élément constitutif de son œuvre. *Stigma diaboli* nous montre les traces du passage du diable, ses cornes étant imprimées dans la matière céramique. Elle nous offre de bien étranges stigmates qui, au lieu de susciter les vertus d'un saint François, éveillent les profondeurs maléfiques. Ann Roberts, quant à elle, donne un ton irrévérencieux à son œuvre où un ange se fait dévorer par une gargouille. L'humour est aussi repris par le tandem des artistes Cozic qui, dans *Et l'homme fit Dieu à son image*, inverse et déjoue le sens de la doctrine catholique. Enfin, la belle sculpture de Gilbert Poissant propose, par l'utilisation d'une faux, une métaphore agricole en même temps qu'une représentation de la mort, car *Béelzébol, seigneur du fumier* apparaît comme une énonciation autre du diable...

Malgré les nombreuses citations chrétiennes, le thème a généralement été perçu dans un sens beaucoup plus large, faisant davantage référence au sacré qu'à des pratiques religieuses définies. Dans ce recours au sacré, nous voyons deux tendances se dessiner. La première en appelle aux superstitions et aux mystères de certains rites archaïques, comme le loup-garou de Maurice Savoie, qui, dans ses formes naïves, nous rapproche de vagues divinités ancestrales. Le chat de Gilles Larivière nous invite dans un monde où magie, sorcellerie et réincarnation se mêlent. D'ailleurs, les portes/stèles de Monique Giard ne s'ouvrent-elles pas sur ce même lieu inconnu et énigmatique ?

La seconde tendance est plutôt d'ordre architectural, c'est-à-dire l'évocation de temples ou de monuments érigés en l'honneur de divinités primitives, comme la pyramide d'André Fournelle, ou encore la petite demeure de sable de John Mingola. Cependant, ces monuments peuvent davantage ressembler à des manières de totems et s'offrir ainsi comme des effigies de notre société actuelle comme le propose Jacques Lavigne. L'accumulation d'objets disparates chez Pierre Ayot ou chez Pierre Leblanc se donne à voir comme une stratification des valeurs culturelles modernes. Françoise Sullivan, dans une utilisation plus traditionnelle du matériau, aborde le fragment et la ruine dans leurs sens plus archéologiques.

Les œuvres de *Dieux et diables... les artistes* présentent presque toutes des mythologies claires et histoires traduites par une figuration limpide, et comme nous avons pu le constater jusqu'à présent, par le recours à l'anecdote. Cependant, quelques artistes ont échappé à ce trait en proposant des œuvres plus hermétiques qui interrogent davantage la forme que le référent.



Jean-Pierre Morin, *Plante/flammé*, 1989.
Terre cuite, terre noire, acier corten

On peut compter parmi celles-là les sculptures de Indira Nair, Jean-Yves Leblanc, Francine Potvin et Claude Bernard. C'est par cette expérimentation plus formelle que l'on peut réellement saisir toutes les ressources qu'offre la terre, du sable à l'argile, en passant par la porcelaine et le verre. Il faut remarquer la richesse des effets produits par la rencontre inattendue du bronze, de l'argile et des plumes dans l'œuvre de Claude Lamarche.

Il reste ceux qui n'ont pas vraiment utilisé d'autres thèmes que la chaleur et la prégnance de la terre. Bill Vazan parle de la terre comme d'une source, comme d'une matière première à l'origine des origines, tandis que Paul Hunter, par les circonvolutions de ce corps presque doté de vie, nous rappelle les premières manifestations artistiques de l'être humain. La *Plante/flammé* de Jean-Pierre Morin possède le sens le plus «terre à terre» des œuvres exposées. L'artiste, par une malice ingénue, a fait pousser dans un pot de céramique conventionnel une étrange fleur d'acier qui, pour les bonnes fins du vieillissement et de la saturation en rouille du métal, devait effectivement être arrosée de temps en temps!